Les noms de lieux français en -n- + -iacu> -ny ou : peut-on distinguer des espaces dialectaux?

Autor(en): **Monjour, Alf**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **57 (1993)**

Heft 225-226

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399907

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES NOMS DE LIEUX FRANÇAIS EN *-n-* + *-iacu* > *-ny* OU: PEUT-ON DISTINGUER DES ESPACES DIALECTAUX?

Les noms de lieux français formés à l'aide du suffixe galloromain *-iacu* (> *-y*, etc.) ont été utilisés à plusieurs reprises afin de décrire des phénomènes phonétiques dialectaux ou d'en délimiter, de façon plus précise, l'extension géographique. C'est ainsi que H. J. Wolf se réfère, entre autres, à des toponymes du type *Maissemy* (02)[1] vs. *Marsangy* (89), *Etrepy* (51) vs. *Etréchy* (51, 91), etc., pour fixer les limites de l'expansion de la palatalisation des groupes labiale + yod: «Les isoglosses indiquent qu'en dehors du wallon, la zone de non-palatalisation comprenait la plus grande partie du picard, le champenois septentrional, le lorrain et les parlers franc-comtois ainsi que [...] le domaine francoprovençal»[2]. Un nom de lieu ardennais comme *Sachy* (08) ne peut donc guère remonter à l'anthroponyme **Sappius* comme le prétendent certains manuels qui ne prennent pas en compte le phonétisme dialectal[3]. M. Pfister non seulement

(1) Dans l'article qui suit, les départements français seront indiqués moyennant le chiffre du code départemental.

(2) Wolf, Heinz Jürgen: *L'expansion d'un changement phonétique du «français central»: la palatalisation des groupes labiale + yod* (-vi-/-bi-, -pi-, -mi-), in: *RLiR* 51 (1987), pp. 43-50, p. 47.

(3) Cf. Wolf, Heinz Jürgen: *Problèmes de toponymie ardennaise*, in: *NRO* 9/10 (1987), pp. 79-83, p. 80, ainsi que le compte rendu du même auteur consacré au manuel d'E. Nègre (à paraître dans *RF*), où il refuse d'accepter les étymons proposés par Dauzat/Rostaing (**Sappius*; *DNLF*, s.v. *Saché*) et surtout par Nègre (*Sabius*, qui est phonétiquement impossible; *TGF*, n° 9497). Dans les lignes qui suivent, j'abrège les titres des manuels connus de la toponymie française: DP = *Dictionnaire des Postes de la République Française*, Rennes [8]1883; DT (+ code départemental) = *Dictionnaire topographique* du département en question; Carnoy = Carnoy, Albert: *Origines des noms des communes de Belgique, y compris les noms des rivières et principaux hameaux*, 2 vol., Louvain 1948/1949; *VTF* = Vincent, Auguste: *Toponymie de la France*, Bruxelles 1937, réimpression Brionne 1984; Gysseling = Gysseling, Maurits: *Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxembourg*,

confirme cette conservation des labiales devant yod à la périphérie du domaine linguistique français, mais encore allègue-t-il d'autres formes toponymiques en *-iacu*, de provenance picarde, lorraine et mosellane (c'est-à-dire de la région allemande, romane à l'origine et germanisée au moyen âge) qui prouvent que d'autres consonnes n'ont pas non plus toujours subi la palatalisation devant yod qu'on serait en droit d'attendre: ceci vaut, d'après Pfister, pour les groupes *-ty-* / *-ky-* (**Metiacu* > *Métèque*, 62) comme pour *-dy-* (**Condiacu* > *Condé*, 57)[4]. En ce qui concerne ce dernier groupe, le traitement décrit par Pfister constitue pourtant une exception; le *-dy-* prétonique évolue, comme le montrent, par exemple, les successeurs toponymiques de *Blandiacu*, en *-(d)ʒ-* dans le domaine normanno-picard (type *Blangy*), en *-(d)z-* dans différentes régions, notamment à l'est (type *Blanzy*), et en *-d-* dans le centre de la France (type *Blandy*) — ce *-d-* étant le résultat du retour secondaire de l'étape intermédiaire *-dz-* à la «case départ»[5]: une fois de plus, le français central s'avère être la variante linguistique la plus progressiste par rapport aux parlers plus conservateurs de la périphérie nord et est.

Le caractère progressiste du français central se manifeste également lors de l'évolution du groupe *n* + yod dont il sera question ici. En premier lieu, il faut rappeler que des toponymes du type *Anniacu* > *Angé* (41), *Liniacu* > *Lingé* (36), etc., illustrent la possibilité d'un changement

---

Noord-Frankrijk en West-Duitsland (*vóór 1226*), 2 vol., [Tongeren] 1960; *DNLF* = Dauzat, Albert / Rostaing, Charles: *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris ²1978; *NPAG* = Morlet, Marie-Thérèse: *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule*, vol. III: *Les noms de personne contenus dans les noms de lieux*, Paris 1985; Buchmüller-Pfaff = Buchmüller-Pfaff, Monika: *Siedlungsnamen zwischen Spätantike und frühem Mittelalter. Die* -(i)acum-*Namen der römischen Provinz Belgica Prima*, Tübingen 1990 (= *ZRPh*, Beiheft 225); *TGF* (+ le n° du paragraphe) = Nègre, Ernest: *Toponymie générale de la France*, 3 vol., Genève 1990/1991. En ce qui concerne la datation des formes toponymiques anciennes, j'ai essayé d'indiquer s'il s'agit d'attestations contenues dans des documents originaux ou transmises dans des copies tardives; vu la technique de présentation de la plupart des manuels et des *Dictionnaires topographiques*, il n'est malheureusement pas toujours possible d'établir cette différenciation.

(4) Cf. Pfister, Max: *Zur Chronologie von Palatalisierungserscheinungen in der östlichen Galloromania*, in: «*Romania ingeniosa*». *Festschrift für Prof. Dr. Gerold Hilty zum 60. Geburtstag*, Bern/Frankfurt/New York/Paris 1987, pp. 179-190, pp. 179-181.

(5) Cf. Monjour, Alf: *Le groupe latin prétonique* -dy- *et la structure dialectale de la France au moyen âge*, in: *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas* (*Santiago de Compostela 1989*), vol. V, A Coruña, à paraître.

-ny- > voyelle nasalisée + *ʒ* qui ne se trouve nullement attesté dans la zone conservatrice du nord-est[6]. En second lieu, on notera, non sans surprise, que le résultat «normal» et omniprésent du groupe en question, à savoir *-gn-*, qui, vis-à-vis de la palatalisation plus poussée en *-nʒ-*, paraissait un résultat plutôt conservateur, constitue une étape progressiste par rapport à la non-palatalisation du *n* qui, elle aussi, a laissé des traces dans la toponymie française. Comme ce phénomène de non-palatalisation semble être dépendant de la position prétonique du groupe en question, les attestations se limitent aux représentants toponymiques avec la structure phonétique *n* + *-iacu* et sont totalement absentes du vocabulaire commun de la langue française[7]; c'est pour cette raison, probablement, que les grammaires historiques n'en font guère mention[8]. Même dans la littérature plus spécialisée, la description du phénomène occupe une place plutôt marginale: L. J. Juroszek, l'auteur d'une étude d'ensemble assez détaillée sur la palatalisation des différentes consonnes sous l'effet d'un yod subséquent, cite, comme seuls exemples sûrs de la non-palatalisation de *n*, *Antony* (92) et *Cluny* (71), et renonce à une explication parce que les cas analogues seraient «rarissimes»[9]. Or, il en existe plus de cent-quarante, et comme leur distribution géographique permettra des conclusions non dépourvues d'intérêt quant à la structure dialectale de la France et à la méthodologie des recherches en matière de dialectologie historique,

---

(6) Cf. Monjour, Alf: *Le groupe consonantique* -ny- *et la structure dialectale de la France au moyen âge*, in: *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (*Trèves 1986*), vol. III, Tübingen 1991, pp. 584-598.

(7) L'étude du répertoire inverse du *REW* (Alsdorf-Bollée, Annegret / Burr, Isolde: *Rückläufiger Stichwortindex zum Romanischen Etymologischen Wörterbuch*, Heidelberg 1969) et des articles correspondants du *FEW* montre qu'apparemment, parmi les rares successeurs populaires galloromans du groupe *n* + yod prétonique (type *araneolu*, *balneolu*), il n'y a pas d'évolution particulière à signaler.

(8) On est pourtant surpris de constater que Fouché mentionne, sous le chapitre du vocalisme, *Antony* < *Antoniacu* à côté d'*Aubigny* < *Albiniacu* (cf. *Phonétique historique du français*, vol. II: *Les voyelles*, Paris ²1969, p. 322), sans pour autant revenir *expressis verbis* au problème que pose le consonantisme. Au chapitre correspondant, il n'est d'abord question que d'*Aubigny* (cf. vol. III: *Les consonnes et index général*, Paris ²1966, p. 919); plus tard (cf. p. 940), Fouché attribue un nom de lieu analogue — *Jarny* < *Gariniacu* — à une couche d'évolution chronologiquement postérieure — une hypothèse digne d'intérêt qui sera discutée ci-dessous.

(9) «[...] weil die Fälle zu spärlich sind»; Juroszek, L. J.: *Ein Beitrag zur Geschichte der jotazierten Konsonanten in Frankreich*, in: *ZRPh* 27 (1903), pp. 550-578, 675-707, p. 702.

il est indiqué de passer en revue les noms de lieux en *-n-* + *-iacu* dont le phonétisme se démarque de l'évolution « normale » et connue de tous.

Le nom d'*Antony*, déjà cité, éveille, bien évidemment, la curiosité de savoir si le phénomène de la non-palatalisation de *n* devant yod se manifeste dans d'autres toponymes en *-iacu* provenant du domaine du français central, ou plus exactement: de la région parisienne ainsi que de la zone située entre l'Ile-de-France et la frontière septentrionale du domaine occitan (départements de l'Eure-et-Loir, du Loiret, du Loir-et-Cher, du Cher et de l'Indre). Il sera aisé de constater que de telles attestations existent, mais en nombre très restreint, même si l'on additionne les deux catégories « voyelle + *-n-* + *-iacu* » et « consonne + *-n-* + *-iacu* » que, pour des raisons d'ordre phonétique, j'ai préféré détailler séparément:

Voyelle + *-n-* + *-iacu* (français central):

Antony (92; *Antoniacum* 829; pour cette forme, cf. *DNLF*, s.v. *Anthien*; *NPAG*, p. 23; *TGF* 6802), de *Antonius* (cf. *DNLF*, loc. cit.; *VTF*, p. 72; *NPAG*, pp. 23 s.; ainsi que Roblin et Ricolfis[10]). Doublets phonétiquement réguliers: *Antogny* (37), *Antoigny* (61), *Antoigné* (49, 72) (cf. *NPAG*, p. 23). Pour *Antony*, on notera l'existence de formes anciennes qui font douter de la fiabilité du témoignage phonétique de la forme moderne: *Antogniacum* (1154; *NPAG*, p. 23), *Antogni* (1205; ibid.; *VTF*, p. 72), *Antogny* (XVIIIe siècle; Roblin, p. 45). On se demandera aussi si la transparence du nom de personne en question — un de ceux, peu nombreux parmi les anthroponymes cités dans ce contexte, qui ont survécu en français — ne pourrait pas expliquer l'existence de la forme toponymique non-palatalisée.

Commeny (95; *Cumeneium* 1085; cf. *NPAG*, p. 68; seule forme avec *gn*: *Commegny* 1337; cf. ibid.; *DNLF*, s.v. *Comigne*; *TGF* 6825), de *Cominius* (cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 68)[11].

---

(10) Cf. Roblin, Michel: *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement dans la civitas des Parisii* (*Seine, Seine-et-Oise*), Paris 1951, pp. 45 s.; Ricolfis, Jean-Marie: *Les noms de lieux de Paris et de l'Ile-de-France*, Paris 1985, p. 9. Nègre (*TGF* 6802) donne un étymon *Antoninus* + *-acu* phonétiquement impossible.

(11) Nègre (*TGF* 6825) propose un étymon *Commenus* + *-acu* qui a l'inconvénient de ne pas être attesté (au moins d'après les ouvrages de Schulze, Wilhelm: *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, réimpr. Berlin/Zürich/Dublin 1966, et de Kajanto, Iiro: *The Latin Cognomina*, Helsinki/Helsingfors 1965) et surtout de ne pas expliquer le toponyme français en *-y*. La théorie de Nègre — qu'on aura du mal à suivre — qui se cache derrière ses étymologies souvent peu orthodoxes (*-n-* + *acu* > *-ny*) sera présentée de façon plus détaillée lorsqu'il s'agira de tenter une explication globale du phénomène phonétique en question.

Osny (95; *Oeniacum* 1080; cf. *NPAG*, p. 237), de *Odo* (+ *iniacu*) (cf. ibid.)[12].

Rosny (2 ×: 78; *Rooniacum* 1162; cf. *NPAG*, p. 173; *TGF* 13051; 93; *Rodoniacum* 1182/1183; cf. *DNLF*, s.v. *Rognac*; *NPAG*, p. 173; *TGF* 13051), de *Rutenius* (cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 173). Doublets: *Rogny* (02, 89; cf. ibid.).

Santeny (94; *Centeni* 1155, *Centeniacum* 1205; une forme avec *gn*: *Centigniacum* 1352; cf. *NPAG*, p. 61), de *Centenius* (cf. *NPAG*, p. 60)[13].

Villeny (41; *Villaniacum* XIVe siècle; cf. *DNLF*, s.v. *Villenoy*; *NPAG*, p. 205; *TGF* 6890), de *Villanius* (cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 205)[14]. L'existence d'un nom commun *villenie* (XVIe siècle, terme collectif désignant les «vilains, paysans»)[15] pourrait bien avoir influencé le phonétisme du toponyme.

Un autre nom de lieu provenant du Centre (*Bonny-sur-Loire*, 45; *Boniacum* 1156; cf. *DNLF*, s.v. *Boigneville*; *NPAG*, p. 40; *TGF* 6805; de *Bonius*; cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 40[16]; doublets: *Boigny-sur-Bionne*, 45; *Boigny*, 91; cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 40) doit être considéré plutôt comme représentant de la zone d'influence bourguignonne: *Bonny* se trouve à l'extrême sud-est du département du Loiret, à quelques kilomètres des frontières de la Nièvre et de l'Yonne[17].

---

(12) D'autres attestations telles que *Oeny*, *Ooniacum*, *Oony* (1099, 1145, 1175; cf. *DNLF*, 2e éd., suppl.; *TGF* 13028; *NPAG*, p. 237) rendent les étymons, proposés par Dauzat/Rostaing (*DNLF*, 1re éd., s.v.) et Ricolfis (p. 58), avec un *-s-* ou *-cc-* intervocalique peu probables. Lors de l'étude des noms de lieux qui seront traités par la suite, il ne sera pas possible de mentionner, dans chaque cas, toutes les propositions étymologiques; je me bornerai à la discussion des étymons qui paraissent les plus probables.

(13) Nègre (*TGF* 6877) propose un étymon sans *yod*: *Sanctinus* + *-acu*.

(14) Nègre (*TGF* 6890) postule à nouveau un étymon sans yod: *Villanus* + *-acu*.

(15) Cf. *FEW*, vol. XIV, p. 453; Huguet, vol. VII, p. 473.

(16) Nègre (*TGF* 6805) propose un étymon sans yod: *Bonus* + *acu*.

(17) Un deuxième nom *Bonny*, non attesté par le DP, désigne une petite localité dans la partie septentrionale du département; il pourrait remonter à un simple transfert du nom de *Bonny-sur-Loire*. «On notera que la mouillure de l'*n* ne se fait pas sentir dans ces deux toponymes qui ne sont pas orléanais: Bonny-sur-Loire était du diocèse d'Auxerre et Bonny [...] était du diocèse de Sens»; Soyer, Jacques: *Les noms de lieux du Loiret. Recherches sur l'origine et la formation des noms de lieux du département du Loiret*, réédition Roanne 1979, p. 78.

Consonne + *-n-* + *-iacu* (français central):

Arny (91; *Arniacum* 832-862; cf. *NPAG*, p. 232; *TGF* 8703), de *Arn* (NP germanique; cf. *NPAG*, p. 232) ou de *Ar(i)nius* (cf. *TGF* 8703).

Cerny (91; *Serni* 1120, *Serniacum* 1161; cf. *NPAG*, p. 181; Buchmüller-Pfaff, p. 434), de *Serenius* (cf. *NPAG*, p. 181)[18].

Cheverny (41; *Cheverneium* 1272; cf. *NPAG*, p. 54), de **Caprinius* (cf. *DNLF*, s.v. *Chabrignac*; *NPAG*, p. 54). Doublet: *Chevregny* 02; cf. *DNLF*; *NPAG*, p. 54; *TGF* 8904).

Corny (DP 36), de *Cornius*[19]?

Taverny (95; *Taberniacum* 754; cf. *DNLF*, s.v. *Tavernay*; *VTF*, p. 86; *TGF* 3196), de **Tabernus* (+ *-iacu*)[20]?

D'autres noms de lieux provenant de la région en question se dérobent à l'analyse phonétique, vu que l'absence de formes anciennes empêche l'établissement d'étymologies fiables: *Cheny* (DP 36) pourrait faire partie de la famille de toponymes *Can(n)y*, *Cheny* (de *Canius*), représentée dans le nord et à l'est de la France[21], mais serait également à mettre en rapport avec *Chesny* (57), un terme collectif dérivé moyennant le suffixe *-etu*[22]. Dans les cas de *Chicheny* (DP 78) et *Seiany* (DP 41), on ne saurait même pas, faute de toponymes parallèles, formuler une hypothèse quelque peu vraisemblable. D'autres noms de lieux se terminant par *-ny*, par contre, qui à première vue paraissent intéressants, se révèlent totalement inutilisables pour l'analyse de l'évolution phonétique du *-n-* devant le yod du suffixe *-iacu*: *Berny* (92) continue, comme le démontrent les anciennes formes *Bernier*, *Bernerii* (1226, 1227;

(18) Nègre (*TGF* 6812) et Ricolfis (p. 22) proposent des étymons sans yod: *Serenus* (lat.) ou *Sarnos* (gaul.) + *-acu*.

(19) Cf. les noms de lieux *Corny* dans le nord-est de la France, étudiés ci-dessous.

(20) La variante féminine *Taberna* est attestée (cf. Kajanto, p. 347). L'étymologie à base du nom commun *taberna* paraît également possible (pour le problème de la dérivation dénominale en *-(i)acu*, cf. Buchmüller-Pfaff, pp. 12-16), sauf que, pour des raisons phonétiques, il faut admettre la variante suffixale avec yod (cf. Roblin, p. 64; vs. *DNLF*, s.v. *Tavernay*, et Ricolfis, p. 72, avec *-acu*). Nègre (*TGF* 3196) propose un étymon — le nom de personne non attesté **Tavernus* + « *acos* » [sic] — sans yod.

(21) Cf. ci-dessous.

(22) Cf. *DNLF*, s.v. *Chaignay*. Une telle confusion suffixale implique, évidemment, l'identité, au moins à un certain moment de l'évolution, entre les résultats autochtones de *-etu* (> *-ey*) et de *-iacu* (> *-ey*) — ce qui est le cas en Lorraine aussi bien que dans une grande partie du département de l'Indre.

cf. *NPAG*, p. 252), un nom de personne germanique *Bernhari* (cf. ibid.) — sans qu'il y ait eu une suffixation quelconque. *Maugarny* (DP 78) se laisse interpréter, comme les formations analogues *Maugarny* (DT 77), *Montgarni* (DP 37), *Mongarny* (DT 02, DP 55), comme un nom composé dont le deuxième élément devrait correspondre à l'adjectif dans la signification «fertile (d'un pays)» (*guarni*, Wace) ou «touffu (du blé)» (*garni*, XVIIIe siècle)[23]. *Mosny* (*Maulny* 1525, DT 28; également DP 37, 78) pourrait représenter le type transcrit anciennement *malu nidu*[24], et *Pontourny* (DP 37) reflète le nom commun a.fr. *pont torneïs* «pont-levis»[25].

Somme toute, le nombre des toponymes en *-iacu* qui attestent la non-palatalisation de *n* devant yod dans le domaine du français central n'est pas bien grand — une appréciation dont le bien-fondé ressort par le contraste avec la grande quantité de noms de lieux qui illustrent le même phénomène phonétique dans la zone périphérique du nord-est de la France. Il va sans dire que l'étude des toponymes en question ne peut pas tenir compte des régions dans lesquelles *-y* ne constitue pas le résultat autochtone de *-iacu*: dans ces régions-là, des noms de lieux en *-ny* pourraient résulter d'un changement de suffixe — déclenché par l'influence du français central[26] — à base d'une forme autochtone en *-né*, par exemple; celle-ci remonterait à *-n-* + *-acu*, donc à un étymon sans yod et sans importance dans le contexte phonétique étudié ici. Cet argument justifie l'exclusion d'une grande partie de l'ouest (*-iacu* > *-ac*, *-é*) et du sud-est du domaine d'oïl (*-iacu* > *-at*, *-ieu*, etc.)[27]. Quant à l'est, il est recommandé de procéder avec plus de prudence étant donné que, face au résul-

(23) Cf. *FEW*, vol. XVII, p. 531; *DEAF*, vol. G2, pp. 302 s.

(24) «Appellation toponymique fréquente, mais de sens incertain»; Beaurepaire, François de: *Les noms des communes et anciennes paroisses de la Seine-Maritime*, Paris 1979, p. 107. La fréquence des anciennes attestations latinisantes du type *malu nidu* (cf. p. ex., XIIe siècle, s.v. *Maulny*, DT 89; 1216, s.v. *Mauny*, DT 76; 1320, s.v. *Mauny*, DT 28) semble indiquer qu'il s'agit réellement de l'emploi, «métaphoriquement, sans doute» (*VTF*, p. 271), du nom commun *nid*. Le *s* de *Mosny* serait purement graphique (cf. les graphies *Mosny* 1671, 1672, s.v. *Mauny*, DT 77, et, à l'inverse, *Maulny* 1525, s.v. *Mosny*, DT 28).

(25) Cf. *FEW*, vol. XIII, 2, p. 57. Cf. aussi le nom de lieux *Pontlevoy* (37; *Pontem Leviatum* 1075; cf. *TGF* 25463) dans le même département.

(26) Cf., par exemple, l'explication donnée concernant les noms de lieux poitevins en *-y* < *-iacu* dans Pignon, Jacques: *L'évolution phonétique des parlers du Poitou* (*Vienne et Deux-Sèvres*), Paris 1960, p. 194.

(27) Cf. la carte, avec le tracé exact des isoglosses, dans l'article de Baudot, Marcel: *Géographie toponymique du suffixe gallo-romain -ACUM d'après les finales actuelles*, in: *RIO* 5 (1953), pp. 161-172, p. 161 (reproduction dans Buchmüller-Pfaff, p. 623).

tat «normal» *-ey* < *-iacu*, il existe, au moins localement, la possibilité d'une évolution phonétique autochtone en *-y*[28]. De plus, l'analyse des anciennes graphies proposée par M. Buchmüller-Pfaff lors de son étude sur les toponymes lorrains en *-(i)acu*, pourrait montrer une petite différence chronologique entre l'évolution des noms de lieux en *-iacu* et celle des noms en *-acu*: alors que les premiers sont représentés aux XIe/XIIe siècles par la graphie *-ei*, *-ey* et au XIIe/XIIIe siècles déjà souvent par *-i*, *-y*, les noms en *-acu* > *-ai*, *-ay* semblent évoluer plus lentement et arriver au stade *-ei*, *-ey* (dans leur majorité) seulement au XIIIe/XIVe siècles[29] — ce qui fait qu'ils sont moins souvent entraînés par le passage à *-i*, *-y*. Les noms de lieux lorrains et bourguignons en *-ny* peuvent donc être considérés, sans certitude absolue, mais avec quelque vraisemblance, comme représentants d'un étymon en *-n-* + *-iacu*[30]; ils seront pris en considération lors de la présentation des toponymes en *-ny* (< *-n-* + *-iacu*) — provenant du nord et de l'est de la France — qu'il est temps d'aborder maintenant:

Voyelle + *-n-* + *-iacu* (dialectes du Nord et de l'Est):

Ambleny (02; *Amblenius* 1143, *Ambliniaci* 1184, *Ambleni* 1211; cf. DT 02; quelques graphies avec *gn*: *Ambleigny* 1258; cf. ibid.), de *Amalin* (NP germanique; cf. *NPAG*, p. 225)[31].

---

(28) Il s'agit, grosso modo, du messin; cf. Horning, Adolf: *Zur Lautgeschichte der ostfranzösischen Mundarten*, in: *ZRPh* 14 (1890), pp. 376-396, p. 379.

(29) Cf. Buchmüller-Pfaff, pp. 620-622. L'auteur fournit les données quant à l'analyse des graphies; elle ne tire pas de conclusions concernant la filiation *-iacu* ou *-acu* > *-y*.

(30) Il est même possible — bien que difficile à prouver — qu'un certain nombre de toponymes en *-nay* / *-ney* remonte à *-n-* + *-iacu* (et non à *-n-* + *-acu*): cf., par exemple, *Bretenay* (*Bretegnay* 1195, *Breteniacum* 1198; DT 21), *Bretenay* (*Breteniacus* 1220; DT 52), *Chaudenay* (*Cadiniacus* 1004; DT 21), *Chaudeney* (54; *Cadiniaco* 869; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 148), *Chevannay* (*Cavanniacum* 1131-35, *Chevaignay*, *Chevygni* 1189, DT 21), *Darney* (2 × 88; *Darneio* 1050; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 172), *Echannay* (*Escanniacus* 871, *Eschangney* 1447; DT 21), *Fauverney* (*Faberniaco* 1114, *Faverné* 1165, *Favergny* 1342; DT 21), *Faverney* (*Fauriniaco* 606/607; 70; cf. *DNLF*), *Fénay* (*Fedenniacus* 679, *Fainai* 1167, *Faignay* 1423; DT 21), *Genay* (*Juniaco* 1139; DT 21), *Lantenay* (*Lentennacus* 584, *Lentiniacus* 869, *Lantegnai* 1213; DT 21), *Marsannay* (*Marcenniacus* 630, *Marcennai* 1158, *Marcegnay* 1329; DT 21), *Pouillenay* (*Pulliniacus* 749, *Pollegnai* 1184; DT 21).

(31) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Amblaincourt*) proposent une dérivation, incompatible avec les anciennes formes, avec le suffixe germanique *-ing*, Nègre (*TGF* 12598) a recours à un étymon sans yod: *Ambla(n)* «+ *-acum* qui est devenu *-y* comme *-iacum*, mais sans palataliser la consonne précédente». Il est inutile de préciser que la formule «[...] est devenu *-y* comme [...]» ne peut guère servir d'explication.

Antheny (08; *Antheneyo* 1328; cf. *NPAG*, p. 23), de *Antenius* (cf. ibid.). Doublets: *Antigny* (21, 85, 86; cf. *TGF* 8687).

Any (02; *Aignie* 1123, *Anie* 1132; cf. DT 02), *Val-d'Any* (DT 27), *Pont-d'Any* (DP 08), *Ainy* (08; lieu détruit; *Ainy* / *Aigny* 1322; cf. *NPAG*, p. 21), de *An(n)ius* (cf. *DNLF*, s.v. *Agnac*; *NPAG*, p. 21; *TGF* 8691). Doublets: *Agny* (62; cf. *DNLF*), *Aigné* (72; cf. *DNLF*), etc.

Aveny (27; *Aveni* 1240 et/ou 1258; cf. DT 27; *TGF* 6800), de *Aven(n)ius*[32]. Doublets: *Avigny* (77), *Augny* (57; *Aviniago* 857, copie, *Awignei* 1207, orig.; cf. *NPAG*, p. 29; *TGF* 8725; Buchmüller-Pfaff, p. 69).

Le Bény-Bocage (14; *Beneium* 1202; cf. DT 14), *Bény-sur-Mer* (14; *Beneium*, *Le Bény* XIVe siècle; cf. DT 14; «article tardif»; *TGF* 6803), *Bény* (01; *Bennis* 1250; cf. *DNLF*, s.v.; *TGF* 6803), de *Ben(n)ius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 36; *TGF* 6803[33]). Doublet: *Bégny* (DP 08)?

Besny (02; *Besneium* 1046, orig., *Benni* 1173, orig.; cf. Gysseling, p. 133; quelques graphies avec *gn*: *Begny* 1399; cf. DT 02), de *Bisinius* (cf. *DNLF*, s.v.)[34]. Doublet: *Bésigny* (*Besigniacum* 1228; DT 77).

Bétheny (51; *Beteneium* XIe siècle, *Beteni* 1248; quelques graphies avec *gn*: *Betegnei* 1220; cf. DT 51), de *Bettin* (NP germanique) + *-iacu* ou *Betto* + *-in-iacu* (cf. *DNLF*, s.v. *Béthancourt*; *VTF*, p. 168; *NPAG*, p. 259; *TGF* 12601). Doublets: *Bettegney* (2 × 88), *Bettignies* (59), *Betgné* (Belgique: Liège) (cf. *VTF*, p. 168; *NPAG*, pp. 259 s.; Buchmüller-Pfaff, pp. 96 s.).

Bocqueny (DP 74), de *Bucconius* ou de *Bocco* (NP germanique) + *-in-iacu*? (étymons proposés pour les doublets). Doublets: *Bocquegney* (88), *Bouchegnies* (Belgique: Hainaut), *Bouchigny* (78), *Bouquigny* (52) (cf. *DNLF*, s.v. *Bocognano*; *NPAG*, p. 277; Buchmüller-Pfaff, pp. 108 s.; *TGF* 7844).

---

(32) Nègre (*TGF* 6800) propose un étymon sans yod: *Avenus* + *-acu*. L'interprétation du nom de lieu comme dérivé du successeur de *avena* moyennant le suffixe *-il* n'est pas impossible (pour le phonétisme, cf. par exemple, *Le Favry* 1782, s.v. *Le Favril*, DT 27). Il paraît superflu, par contre, de citer «l'appellatif prélatin **avenna*»; Beaurepaire, François de: *Les noms des communes et anciennes paroisses de l'Eure*, Paris 1981, p. 57.

(33) La forme de l'étymon indiquée par Nègre («*Beni(n)us*» [sic]) devrait s'expliquer par une faute typographique.

(34) Morlet (*NPAG*, p. 38) et Nègre (*TGF* 12600) proposent des étymons sans yod: *Bisinus* (non attesté d'après Schulze) ou *Basinus* (NP germanique) + *-acu*.

Bony (02; *Booni* 1119; cf. DT 02), de *Bodenius* (cf. *NPAG*, p. 39) ou de *Bodo* (NP germanique) + *-in-iacu* (cf. *DNLF*, s.v.)[35].

Brianny (21; *Briannaicum* 1140, *Brianni* 1234, *Brianné* 1244; cf. DT 21), de *Britannus* + *-iacu* ou de *Briannos* (NP gaulois) + *-iacu*[36]?

Bruni (02; *Bruni* 1161, *Bruniaco* 1170; cf. DT 02), de *Bruno* (NP germanique) + *-iacu* (étymon proposé pour les doublets). Doublets: *Brugny* (DT 51, DP 58) (cf. *DNLF*, s.v. *Breugnon*; *NPAG*, p. 275; *TGF* 12886).

Buny (80; *Bouni* 1152, *Beeunni* 1153; cf. DT 80), de *Buno* (NP germanique) + *-iacu* (étymon proposé pour les doublets). Doublets: *Bugny* (02, 25), *Buigny* (2 × 80), *Beugny* (37, 62), *Beugnies* (59), *Bougnies* (Belgique: Hainaut) (cf. *DNLF*, s.v. *Bugnicourt*; *NPAG*, p. 276; *TGF* 12891).

Canny (2 × 80; *Calneium* 1135; cf. DT 80), *Canny* (2 × 60; *Calni* 936; cf. DT 60), *Chauny* (02; *Calnacum* 949; cf. DT 02), *Chauny* (Belgique: Hainaut; cf. Carnoy, p. 131), de *Calinius* (cf. *NPAG*, p. 47)[37]. Doublets: *Caligny*, *Chaligny* (cf. ibid.).

Cany (76; *Caneio* avant 1164; cf. DT 76), *Cheny* (89; *Caniacus* 853; *Cheni* 1202; quelques graphies avec *gn*: *Chigny* 1414; cf. DT 89), de *Canius* (cf. *DNLF*, s.v. *Cagnes*; *NPAG*, p. 52)[38]. Doublets: *Cagny* (14, 60,

---

(35) Nègre (*TGF* 12602) propose un étymon sans yod: *Bodonus* (NP germanique) + *-acu*.

(36) Nègre (*TGF* 6807) et Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v.) proposent des étymons sans yod: *Britannus* + *-acu* et *Briannos* + *-acu*; Taverdet (*Les noms de lieux de Bourgogne*: *La Côte-d'Or*, Dijon ²1985, p. 17) cite, à côté de la dérivation déanthroponymique, un rapport possible avec l'appellatif *briva*. L'étymologie à base anthroponymique qui paraît plus vraisemblable, semble impliquer pourtant l'existence d'un yod étymologique, surtout que *Brianny* se trouve dans le nord-ouest du département où l'évolution de *-iacu* à *-y* est autochtone (cf. la carte dans Baudot, M.: *Géographie toponymique*, art. cit., p. 161).

(37) Nègre (*TGF* 6811) propose pour *Canny* un étymon sans yod: *Callinus*. Cf. aussi un toponyme bourguignon en *-ney*: *Channay* (21; *Calniacum* 1097-1100; cf. DT 21).

(38) Pour l'étymon *Canius*, cf. aussi, s.v. *Cany*, Beaurepaire, F. de: *Les noms des communes de la Seine-Maritime*, op. cit., p. 56, et, s.v. *Cheny*, Taverdet, Gérard: *Les noms de lieux de Bourgogne*, vol. IV: *L'Yonne*, Dijon 1983, p. 18 (le renvoi supplémentaire à une «racine prélatine CAN» est superflu). Nègre (*TGF* 6811) propose, pour *Cany*, une fois de plus un étymon sans yod: *Canus*. Cf. aussi un toponyme bourguignon en *-ney*: *Cheney* (89; *Caniacus* 1046; cf. DT 89).

80), *Chigny* (02, 51), *Chigné* (49), *Cheignieu* (01) (cf. *NPAG*, p. 52; *TGF* 8814).

Chardeny (08; *Cardenaius* IXe siècle; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 137), de *Cardenius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 55; Buchmüller-Pfaff, p. 137)[39].

Chivany (DP 71), de *Cavinius* / **Cavannius* (étymons proposés pour les doublets). Doublets: *Cavigny* (50), *Chavigny* (2 × 02, 27, 37, 57), *Chevigny* (51, 2 × 58), *Chevaigné* (35, 49, 2 × 72) (cf. *DNLF*, s.v. *Cavanac*; *VTF*, p. 75; *NPAG*, p. 60, s.vv. *Cavannius* et *Cavinius*; *TGF* 8838, 8902).

Clény (14; *Clégny* 1848; cf. DT 14), de *Clanius*[40].

Cluny (71; *Cluniacus* 825[41]), *Cluny* (73; *Cluniaci* 1200[42]), de *Clunius* (cf. *DNLF*, s.v. *Clugnat*)[43].

Corbeny (4 × 02; *Corbennacum* 768, *Corbiniacum* 907; cf. *VTF*, p. 86; *Corbiniaco* 1182, orig.; cf. Gysseling, p. 242; *Corbeni* 1160; quelques graphies avec *gn*: *Corbeigni* 1172; cf. DT 02), de **Corbinius* (cf. *VTF*, p. 86)[44]. Doublets: *Corbigny* (41, 58; cf. *DNLF*, s.v. *Corbenay*; *NPAG*, p. 69).

Eglény (89; *Acliniacus* 864; *Eglini* 1172; seule graphie avec *gn*: *Esgligny* 1393; cf. DT 89), de *Aculenus* / **Aculinus* + *-iacu* (cf. *DNLF*,

---

(39) Nègre (*TGF* 6814) propose un étymon sans yod: *Cardenus* + *-acu*.

(40) C'est l'étymon que Morlet (*NPAG*, p. 65) propose pour le nom de lieu allemand *Kleinich*; en ce qui concerne *Clénay* (21; *Clenai* 1252, *Cleignay* 1276; cf. DT 21), Dauzat/Rostaing partent d'une base hypothétique **Clanus*, «var. de *Clanius*», bien que dans ce cas-là aussi, on pourrait considérer l'étymon avec yod comme solution adéquate.

(41) Cf. Taverdet, Gérard: *Les noms de lieux de Bourgogne*, vol. III: *La Saône-et-Loire*, Dijon 1983, p. 25.

(42) Cf. Gros, Adolphe: *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie*, Belley 1935, p. 167. Gros cite, comme entrée, une forme moderne *Clugny*, mais parle, à l'intérieur de l'article, du «village de *Cluny*», forme confirmée par le DP.

(43) Cf. aussi Gros, loc. cit., et Taverdet, loc. cit.; Nègre (*TGF* 6823) propose un étymon sans yod.

(44) Morlet (*NPAG*, p. 69) fait la distinction entre deux étymons **Corbenius* / **Corbinius*, tous les deux avec yod, alors que Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Corbenay*) et Nègre (*TGF* 6827) proposent des étymons sans yod (**Corbennus* ou **Corbinus*); Dauzat/Rostaing, au moins, reconnaissent le problème phonétique que pose une telle suggestion et essaient de la contourner en se référant à l'«attraction du suff. plus répandu *-iacum*».

s.v.; *NPAG*, p. 14)[45]. Doublet: *Egligny* (77; *Agliniacum* 1118, *Egleni* 1122; *Esgligny* 1201; cf. DT 77; cf. aussi *DNLF*, s.v. *Eglény*, et *NPAG*, p. 14).

Firminy (42; *Firminiaco* 971[46]; quelques graphies avec *gn*: *Firmignieu* 1312; cf. *TGF* 6837), de *Firminius* (cf. *DNLF*, s.v. *Firmi*)[47].

Gasny (27; *Wadiniacus* 872, *Vani* 1167, quelques graphies avec *gn*: *Gaagny* 1339; cf. DT 27), de *Wadin* + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 457) ou de *Wado* + *-in-iacu* (cf. *DNLF*, s.v. *Gasmy*[48]; *VTF*, p. 168)[49]. Doublets: *Gagny* (60), *Guehengnies* (60), *Vagney* (88) (cf. *NPAG*, p. 457).

Geny (02; *Geniacum* 1081; cf. DT 02; *Geny* 1184, orig.; cf. Gysseling, p. 397), *Geni* (60, lieu détruit; *Genis* 1106; quelques graphies avec *gn*: *Jeheigny* 1253; cf. DT 60), de *Gennius* (cf. *NPAG*, p. 96). Doublets: *Gigny* (51, 52) (cf. ibid.).

Greny (76; *Gregneius* 1059; cf. DT 76), *Greny* (73; *Griniaco* 1309, *Graniaco* 1408; quelques graphies avec *gn*: *Grigniaco* 1319)[50], *Gresny-Tout-Vent* (DT 80), de *Granius* (cf. *DNLF*, s.v. *Grenay*; Gysseling, p. 424; *NPAG*, p. 101; Buchmüller-Pfaff, p. 230)[51]. Doublets: *Grigny* (62; quelques graphies, même tardives, avec *n*: *Griny* 1559, *Griniy* 1725; cf. DT 62), *Grigny* (91) (cf. *NPAG*, p. 101; Buchmüller-Pfaff, p. 230).

Gruny (80; *Greuni* 1144, orig.; cf. Gysseling, p. 428; seule graphie avec *gn*: *Grugny* 1648; cf. DT 80), de **Grunius* (cf. *DNLF*, s.v. *Grugny*)

---

(45) Nègre (*TGF* 12606, 12909) propose un étymon germanique *Aclinus*, avec yod (+ *-iacu*) pour *Egligny*, sans yod (+ *-acu*) pour *Eglény*; Taverdet (*Les noms de lieux de l'Yonne*, op. cit., p. 25) cite l'anthroponyme romain sans précision quant au phonétisme du suffixe.

(46) Cf. Taverdet, Gérard: *Les noms de lieux de la Loire*, Fontaine-lès-Dijon 1985, p. 26.

(47) Cf. aussi ibid.; Nègre (*TGF* 6837), par contre, propose un étymon sans yod: **Firminus* (non attesté d'après Schulze) + *-acu*. L'évolution *-iacu* > *-y* est autochtone dans une partie du département de la Loire (cf. Taverdet, op. cit., carte p. 8); bien que *Firminy* soit situé dans la zone où le suffixe évolue régulièrement en *-ieu*, le nom de lieu a été pris en compte ici, vu que la non-palatalisation du *n* ne s'explique nullement par un changement de suffixe.

(48) Faute typographique pour *Gasny*.

(49) Pour cette étymologie, cf. aussi Beaurepaire, F. de: *Les noms des communes de l'Eure*, op. cit., p. 115. Nègre (*TGF* 12610) propose, une fois de plus, un étymon sans yod: *Watenus* + *-acu*.

(50) Cf. Gros, A.: *Noms de lieu de la Savoie*, op. cit., p. 270.

(51) Pour l'étymologie, cf. aussi ibid.; de Beaurepaire (*Les noms des communes de la Seine-Maritime*, op. cit., p. 88) propose pour *Greny* comme étymon un nom d'homme germanique (*Gairo*, *Gairinus*) + *-iacu*.

ou de *Grono* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 338). Doublet: *Grugny* (76; *Gruini* 1050-1066, *Gruegni* 1220; dernière graphie avec *n*: *Gruny* 1498/1499; cf. DT 76)[52].

Guny (02; *Guniacus* 858; cf. DT 02; *Guny* 1121, orig.; cf. Gysseling, p. 430), de *Guno* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 387; *TGF* 12961).

Liny (55; *Liniacum* 951/952, copie, *Linei* 1143, orig.; seule graphie avec *gn*: *Ligneyo* XIVe siècle, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 295), de **Linius* (cf. *DNLF*, s.v. *Lignan*; *VTF*, p. 86; *NPAG*, p. 120; Buchmüller-Pfaff, p. 295)[53]. Doublets: *Ligny* (divers; à distinguer des noms de lieux homonymes qui remontent à *Latinius*), *Lennik* (Belgique: Brabant; *Liniacum* 877, copie; *Leniaco* 1215, orig.; cf. Gysseling, p. 606; cf. également Carnoy, p. 100; *NPAG*, p. 120).

Marqueny (DP 08), de *Marchin* (NP germanique) + *-iacu* (étymon proposé pour le doublet). Doublet: *Marquigny* (08; *Markeni* XIIIe siècle; cf. *NPAG*, p. 409; pour l'étymologie, cf. ibid.; *DNLF*, s.v. *Marquein*, *TGF* 13006).

Nomeny (54; *Numeniaco* 1130, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 375), *Nomeny* (DT 51), de *Numenius* (cf. *DNLF*, s.v.; *VTF*, p. 81; *NPAG*, p. 149; *TGF* 9359; Buchmüller-Pfaff, p. 375).

Romeny (02; *Romaniacum* IXe siècle; *Rommeny* 1491; quelques graphies avec *gn*: *Romigni* 1563; cf. DT 02), *Romeny* (77; *Romaniacum* 1270, *Roumenis* XIIIe siècle; cf. DT 77), de *Romanius* (cf. *DNLF*, s.v. *Reminiac*, *VTF*, p. 83; *NPAG*, p. 170)[54]. Doublets: *Romagny* (50, 68), *Romagné* (35) (cf. *NPAG*, p. 170), *Romigny* (DP 28; 51; *Rominiacus* 840-877; cf. DT 51).

Sainteny (50; *Sanctyneio* 1278/1279; cf. *NPAG*, p. 177), de **Sanctinius* (cf. ibid.)[55]. Doublets: *Santigny* (02; *Sanctiniacum* 1137; cf. ibid.), *Saint-Igny* (76; *Santiniacus* 1025/1026; cf. ibid.).

---

(52) Alors que Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Grugny*) et Morlet (*NPAG*, p. 338, s.v. *Grono*) considèrent les deux toponymes comme étant représentants du seul et même type étymologique, Nègre (*TGF* 9139, 12612) tranche tous ces liens de famille et attribue *Grugny* à **Grunnius*, *Gruny* par contre à un étymon sans yod: *Gruno* (NP germanique) + *-acu*.

(53) Nègre (*TGF* 6846) propose un étymon sans yod: *Linus* + *-acu*.

(54) Nègre (*TGF* 6873) propose un étymon sans yod: *Romanus* + *-acu*.

(55) Nègre (*TGF* 6877) propose un étymon sans yod: **Sanctinus* + *-acu*.

Sinceny (02; *Cinciniaco* VIIe siècle, copie de 1300; cf. Gysseling, p. 918; *Cinceny* 1158; quelques graphies avec *gn*: *Cincingni* 1225; cf. DT 02), de **Cincinius* (cf. *DNLF*, s.v. *Sencenac*; *NPAG*, p. 63)[56].

Sugny; forme orale: *Suni* (Belgique: Luxembourg; *Chunacum* 1315, *Suni* 1657[57], de *Suno* (NP germanique) + *-iacu* (étymon proposé pour le doublet). Doublet: *Sugny* (08; *Sugneium* XIe siècle; cf. *NPAG*, p. 451; pour l'étymologie, cf. ibid.; *DNLF*, s.v.; *TGF* 13077).

Thony (02; *Thoiniaco* 1153, *Thooni* 1153; quelques graphies avec *gn*: *Thoegni* 1239; cf. DT 02), *Thony* (DP 74), *Tosny* (27; *Todeniaco* 1014[58]; *Toeni* 1205; cf. DT 27), de *Todin* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 289; *TGF* 13090)[59].

Uny (60; *Oeni* 1168, copie du XIIIe siècle, *Hugniacum* 1201; cf. DT 60), de *Huno* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 376[60]). Doublet éventuel: *Ugny* ainsi que d'autres noms de lieux homonymes (55; *Ungneium* 1011, copie; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 476; pour l'étymologie, cf. ibid. — en faveur d'un étymon latin — vs. *DNLF*, s.v.; *VTF*, p. 168; *NPAG*, p. 376).

Vasseny (02; *Vaisniacum* 898, *Vaceni* 1137; quelques graphies avec *gn*: *Vassegny* 1589; cf. DT 02), de *Vaccinius* (cf. *NPAG*, p. 201)[61].

Virginy (51; *Avergineium* 1176, *Avergini* 1230; quelques graphies avec *gn*: *Avergigney* 1312; cf. DT 51), de *Verginius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 203)[62].

---

(56) Nègre (*TGF* 6879) propose un étymon sans yod: **Cincinnus* + *-acu*.

(57) Cf. Herbillon, Jules: *Les noms des communes de Wallonie*, s.l. [Crédit Communal de Belgique] 1986, p. 150.

(58) Cf. Beaurepaire, F. de: *Les noms des communes de l'Eure*, op. cit., p. 199.

(59) Morlet sépare *Tosny* (de *Todin*, *NPAG*, p. 289) de *Thony* (de *Theodwin*, p. 284), mais vu la proximité des formes anciennes, un tel procédé ne semble pas s'imposer. Pour *Tosny*, Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Thoigné*) proposent un étymon latin **Tautinius*, Beaurepaire (*Les noms des communes de l'Eure*, op. cit., p. 199) un autre nom germanique *Toto*; dans les deux cas, *Thoigné* (72; *Taudiniacu* 643; cf. *DNLF*) serait à prendre en considération en tant que doublet de nos toponymes en *-ny*.

(60) Le passage en question porte le titre «Dérivé en -acum», mais il s'agit visiblement d'une faute typographique.

(61) Nègre (*TGF* 12624) propose un étymon sans yod: *Wasinus* (NP germanique) + *-acu*.

(62) «On note dans ce nom de lieu l'agglutination de la préposition *ad* > *a* qui a disparu ultérieurement» (*NPAG*, p. 203) — explication peu convaincante, mais acceptable vu l'absence d'un anthroponyme en *Av-*. Nègre (*TGF* 6891)

Consonne + *-n-* + *-iacu* (dialectes du Nord et de l'Est):

Anderny (54; *Andrenei* 1223, copie; seule graphie avec *gn*: *Aundrigny* 1294, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 59), de *Andernus* + *-iacu*[63]?

Anguerny (14; *Agerneio* 1142-1163, *Agerni* 1190; cf. *NPAG*, p. 215), *Anguerny* (*Enguerny* 1776; cf. DT 14), de *Agern* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 215; *TGF* 12851).

Arny (DT 02), de *Arn* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 232, pour un nom de lieu homonyme[64]) ou de *Ar(i)nius* (cf. *TGF* 8703, pour un nom de lieu homonyme).

Baulny (55; *Balneium* 1141, *Bauny* 1700; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 86), *Balny* (60; *Balenni* 1165, copie du XIVe/XVe siècles; seule graphie avec *gn*: *Balligniacum* 1230; cf. DT 60), de *Bal(l)onius* / **Bal(l)inius* (cf. *DNLF*, s.v. *Balignac*; *NPAG*, p. 32; Buchmüller-Pfaff, p. 86; de façon presque identique aussi *TGF*, 8754). Doublets: *Blagny* (08; *Balignei* XIVe siècle; ou de *Blannius*?; cf. Gysseling, p. 148), *Balagny* (2 × 60; *Baliniaco* 849) (cf. *NPAG*, p. 32).

Bany (88; *Bulgneio*, *Bugnei* 1226, copie, *Banis* 1586; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 80), de *Bullenius* / **Bulinius* (cf. ibid.) ou de la famille traitée précédemment?

Benney (54; *Barnei* 1003, copie du XIIe siècle; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 90), *Barny* (77; *Barignie* 1534; cf. DT 77), *Barny* (DT 51), de *Barno* / *Berno* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 254; Buchmüller-Pfaff, p. 91).

Beney (55; *Bedernaca* 709, copie, *Barnei* 1270, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 89), d'un NP germanique **Bed-* / **Betern-* (cf. ibid.) ou du NP germanique cité pour la famille précédente (cf. *NPAG*, p. 254).

---

cherche la solution dans un appellatif latin *arvigena* «agriculteur» (+ *-acu*, donc toujours sans yod) qui n'est pas attesté dans l'anthroponymie et qui, même dans le domaine des noms communs, n'est documenté qu'une seule fois (cf. *TLL*, vol. II, p. 729).

(63) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Andernay*), Morlet (*NPAG*, p. 20) et Nègre (*TGF* 6799) plaident pour des étymons sans yod (c'est-à-dire en *-acu*), Buchmüller-Pfaff (p. 59) laisse la question ouverte. Pour les raisons exposées ci-dessus, l'étymon avec yod (c'est-à-dire en *-iacu*) me paraît tout à fait possible.

(64) Cf. ci-dessus, parmi les toponymes provenant du centre de la France, *Arny* (91).

Berny-Rivière (02; *Brannacum, Brinnacum* VIe siècle, copies du VIIe siècle; cf. Gysseling, p. 130), *Breny* (02; *Berny* 1654; DT 02), *Berny-en-Santerre* (80; *Breni* 1025, copie du XIIe siècle, *Berni* 1177, copie fin XIIe siècle; cf. Gysseling, p. 130; seule graphie avec *gn*: *Bregny* 1648; cf. DT 80), *Berny-sur-Noye* (80; *Berni* 1186, *Breny* 1331; DT 80), de *Brennus* (+ *-iacu*) / **Brennius* (cf. *DNLF*, s.v. *Bargny*; *NPAG*, p. 41; *TGF* 3433)(65). Doublet: *Bargny* (60; *Brinnacum* VIIe siècle; cf. DT 60) (cf. *NPAG*, p. 41).

Borny (57; *Burneium* 960, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 111), de *Burnius*(66).

Charny (55; *Carniacum* 916/917, copie; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 146), *Charny* (3 × 77; *Carni* 1170, *Charniacum* 1200; seule graphie avec *gn*: *Chargniacum* XVe siècle; cf. DT 77); *Charny* (80; *Charniacum* 1334; cf. DT 80), *Charny* (3 × 21; *Cherné* 1170; seule graphie avec *gn*: *Chargney* 1397; cf. DT 21), *Charny* (89; *Caarnetum* 1130, *Charni* 1177, *Charniacum* 1225; seule graphie avec *gn*: *Chargniacum* 1226; cf. DT 89), *Charny* (10; *Charni* 1219; cf. DT 10), *Moulin-Charny* (DP 74), de *Carnius* (cf. *DNLF*, s.v. *Carnac*; *NPAG*, p. 55; Buchmüller-Pfaff, p. 147); dans quelques cas, il peut s'agir également de descendants de *Carpinetu*(67).

Cerny-en-Laonnois (02; *Cerni* 1150, *Cerniacum* 1184, *Sarniacum* 1218; cf. DT 02), *Xarné* / *Serné* (54; *Cerniacus* XIIe siècle, copie, *Cernei* 1141, copie, XIIIe siècle, orig., *Serné* 1769/1790; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 509), *Cerny-lès-Bucy* (02; *Sarniaco* 1160, orig., *Sarni* 1158, orig.; cf. Gysseling, p. 226), *Serny* (62; *Serni* 1206, copie du XIIIe siècle; cf. Gys-

(65) Un étymon germanique, proposé par Nègre (*TGF* 12599) pour *Berny-sur-Noye*, n'est pas à écarter pour d'autres représentants (apparents) de cette famille (cf., par exemple, *Berny*, 92, étudié parmi les noms de lieux de provenance centrale, ainsi que d'autres toponymes sans attestation ancienne: *Berny*, 2 × DP 75). Pour *Villeberny* (DP 21), *Camberny* (DT 62) et *Mont-Berny* (DP 60), il n'est pas possible de déterminer l'étymologie précise du deuxième élément de composition.

(66) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Bornay*), Morlet (*NPAG*, p. 45) et Nègre (*TGF* 6806) plaident pour **Burnus* + *-acu*, Buchmüller-Pfaff, p. 112, ne se prononce pas définitivement quant à l'existence d'un yod. On notera que, d'après Schulze et Kajanto, *Burnius* est attesté, contrairement à **Burnus*.

(67) Cf. *DNLF*, s.v. *Charme*; *VTF*, p. 250; *TGF* 22934 (pour les noms de lieux à base anthroponymique, Nègre préfère proposer un étymon sans yod: *Carenus* + *-acu*; cf. *TGF* 6815); Taverdet, G.: *Les noms de lieux de la Côte-d'Or*, op. cit., p. 22; id.: *Les noms de lieux de l'Yonne*, op. cit., p. 17; id.: *Les noms de lieux de l'Aube*, Dijon/Troyes 1986, p. 12.

seling, p. 912; *Cherny* 1516; seule graphie avec *gn*: *Sergny* 1762; cf. DT 62), éventuellement *Serny* (DT 02), *Cerny* (DP 73, 74), *Cernix* (73)[68], de *Cernius* (cf. *DNLF*, s.v. *Cerny*; *NPAG*, p. 62; Buchmüller-Pfaff, p. 510) ou de *Sarnius* (cf. *DNLF*, s.v. *Cerny*; *NPAG*, p. 177; Buchmüller-Pfaff, p. 425) ou de *Serenius* (cf. *NPAG*, p. 181; Buchmüller-Pfaff, p. 434) — les différents types sont difficiles à séparer. Doublets: *Sérigné* (35), *Sérigny* (37, 61) (cf. *NPAG*, p. 181)[69].

Cesny-aux-Vignes (14; *Cierneium* 1082; de DT 14), *Cesny-Bois-Halbout* (14; *Ciderneium* 1106; de DT 14), de *Ceternius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 62; *TGF* 8846).

Chiny (Belgique: Luxembourg; *Chisniaco* 1070, orig., *Chisni* 1218, orig.; cf. Gysseling, p. 234), de **Cisinius* (cf. *NPAG*, p. 64) ou de *Casinius* (cf. Buchmüller-Pfaff, p. 156).

Corny (57; *Cornei* 1123, copie; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 166), *Corny* (08; *Corniaco* 916; cf. ibid.), *Corny* (27; *Corni* XIIIe siècle; cf. DT 27), de *Cornius* ou *Cronius* (cf. *DNLF*, s.v. *Cronus*; *NPAG*, pp. 70, 73; Buchmüller-Pfaff, p. 166)[70].

Erny (62; *Erni* 1170, copie du XIIIe siècle; cf. Gysseling, p. 328; quelques graphies avec *gn*: *Eregni* 1248, *Ergny* 1353; cf. DT 62), de *Arin* > *Erin* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *NPAG*, p. 232)[71]. Doublets: *Ergny* (62; *Erni* 1197, *Ergni* 1257; cf. DT 62), *Ergnies* (59, 80; cf. *NPAG*, p. 232; *DNLF*, s.v.).

Folny (76; *Folliniaco* 1060/1066; quelques graphies avec *gn*: *Folegny* 1337; cf. DT 76), de *Fullo* (NP germanique) + *-in-iacu* (cf. *NPAG*, p. 314, Buchmüller-Pfaff, p. 208) ou de **Fullinius* (cf. *DNLF*, s.v. *Folligny*: étymon proposé pour le doublet). Doublets: *Fouligny* (57; cf. *NPAG*, p. 314; Buchmüller-Pfaff, p. 208), *Folligny* (50; cf. *DNLF*).

---

(68) Cf. Gros, A.: *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie*, op. cit., p. 128.

(69) Pour *Cerny* (91), cf. ci-dessus parmi les noms de lieux provenant du centre de la France.

(70) Nègre (*TGF* 6828) propose un étymon sans yod: *Cornus* + *-acu*, de Beaurepaire un étymon avec yod (cf. *Les noms des communes de l'Eure*, op. cit., p. 95). Pour *Corny* (36), cf. ci-dessus parmi les noms de lieux provenant du centre de la France.

(71) Nègre (*TGF* 12607) propose un étymon sans yod: *Arno* + *-acu*, Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Ergnies*) et Gysseling (p. 328) d'autres étymons avec yod: *Eborin* + *-iacu* / *-a* ou *Arnius* + *-acu*.

Guerny (27; *Warnacum* VIIe siècle, *Garni* 1308; cf. DT 27), *Verny* (57; quelques graphies avec *gn*: *Vergney* 1266, copie, XIVe siècle, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 488), *Vany* (57; *Vairney* 1287, orig., *Vany* XVIIe siècle; cf. ibid., p. 481), *Varney* (55; id. 1259, orig.; cf. ibid., p. 483), de *Warino* > *Warno*, *Werno* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.vv. *Giverny*, *Guernes*, *Vany*, *Varney*; *NPAG*, pp. 467 s.; Buchmüller-Pfaff, p. 483)(72) ou, dans quelques cas, des noms latins *Vernius* / *Varinius* (cf. ibid., pp. 481, 483, 489). Doublets: *Guérigny* (58; *Wariniacum* 849; cf. *DNLF*, s.v.), *Wargny* (08; *Warniacum* 849; cf. *NPAG*, p. 468).

Giverny (27; *Warnacus* 671, *Wariniacus* 863, *Givernacus* 1026; cf. DT 27), à l'origine de la même famille que la précédente, ensuite influencé par ou croisé avec le type qui remonte à un NP germanique *Gibert* (cf. *DNLF*, s.v.; *TGF* 12611).

Herny (57; *Erney* 1240; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 247), *Herny-le-Petit* (DT 62), de *Harin* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v.; Buchmüller-Pfaff, p. 247) ou de *Hari* + *-in-iacu* (cf. *NPAG*, p. 356)(73). Doublets: *Hargnies* (08; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 247), *Hargnies* (59), *Hergnies* (59; cf. *NPAG*, p. 356).

Iverny (3 × 77; *Yvernyacum* 1228, *Ivarni* XIVe siècle; quelques graphies avec *gn*: *Ivergny* 1415; cf. DT 77), de *Eburin* (NP germanique) + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v. *Ivergny*; *NPAG*, pp. 296 s.)(74). Doublets: *Ivergny* (2 × 62), *Ivregny* (02) (cf. ibid.).

Jarny (54; *Garniaco* 936, copie; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 258), *Jarny* (DT 58, lieu détruit), de *Garinius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 94; *TGF* 9165; Buchmüller-Pfaff, pp. 258 s.). Doublet: *Gergny* (02; *Gerigniacum* 1123; cf. ibid., p. 258).

Jaulny (54; *Galliniaga* 848, copie; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 259), de *Gallinius* (cf. ibid.; *NPAG*, p. 94) ou de *Geluni* / *Galinno* (NP germaniques) + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v.; *TGF* 12985). Doublet: *Jaligny* (03; *Galiniago* 901; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 259).

---

(72) Dans quelques cas, Nègre propose un étymon sans yod: *Warno* / *Werno* + *-acu* (*TGF* 12613 *Guerny*, 12625 *Verny*), dans d'autres, par contre, il accepte l'étymon avec yod: *Warno* / *Warnarius* (?) + *-iacu* (*TGF* 13102 *Vany*, 12790 *Varney*).

(73) Nègre (*TGF* 12614) propose, une fois de plus, un étymon sans yod: *Hermeno* + *-acu*.

(74) Nègre différencie entre un étymon sans yod (*TGF* 12616 *Iverny* < *Eborinus* + *-acu*) et un autre avec yod (*TGF* 12983) *Ivergny* < *Eborinus* + *-iacu*).

Journy (62; *Iornacus* XIe siècle, *Iurni* 1110, orig.; cf. Gysseling, p. 544), de **Juronius* / **Jurnius* (cf. *DNLF*, s.v. *Jourgnac*; *NPAG*, p. 110)[75]. Doublets: *Jourgnac* (87), *Journiac* (24) (cf. *DNLF*).

Lesterny (Belgique: Luxembourg; *Lesterniuis* 817, copie du XIIIe siècle; cf. Gysseling, p. 608), de **Listernius* (cf. Carnoy, p. 402; *NPAG*, p. 120).

Masny (59; *Malni* 1154, orig., *Mausni* 1175, orig.; seule graphie avec *gn*: *Maugni* 1220, orig.; cf. Gysseling, p. 670), de *Malinius* (cf. *NPAG*, p. 127). Doublets: *Maligné* (2 × 49; cf. ibid.).

Mazerny (08; *Mazerneium* 1220; cf. *NPAG*, p. 125), de **Macerinius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 125)[76].

Mornay (21; *Morniacus* 830; cf. DT 21), *Morny* (DT 27), de *Maurinius*[77]. Doublets: *Morgny* (02, 27, 76), *Mauregny* (02), *Morigny* (50, 91), *Murigny* (51) (cf. *NPAG*, p. 138).

Orny (57; *Ornei* 1128, orig.; quelques graphies avec *gn*: *Ourgney* 1320; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 382), de *Orenius* ou de **Aurinius* (cf. *DNLF*, s.v. *Orgnac*; *NPAG*, p. 29)[78]. Doublets: *Origny* (2 × 02, 10, 2 × 61), *Origni* (76), *Origné* (53) (cf. ibid.; *VTF*, p. 81).

Saulny (57; *Saneys* 1130, orig., *Salniaco* 1186, orig.; cf. Buchmüller-Pfaff, p. 427), de *Sallinius* (cf. ibid.; *NPAG*, p. 175)[79]. Doublets: *Saligny* (03, 2 × 18, 58, 85, 89) (cf. ibid.; *TGF* 9501).

Sorny (02; *Sorni* 1265; cf. DT 02), de *Sorinius* (cf. *DNLF*, s.v.; *NPAG*, p. 186; Buchmüller-Pfaff, p. 450)[80]. Doublet: *Sorigny* (37; *Soriniacus* XIe siècle; cf. *NPAG*, p. 186).

---

(75) Nègre (*TGF* 12617) propose un étymon sans yod: un NP germanique difficilement justifiable **Eurinus* + *-acu*.

(76) Nègre (*TGF* 6855) propose un étymon sans yod: **Macerinus* + *-acu*.

(77) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Mornac*) et Nègre (*TGF* 6627) proposent un étymon sans yod: *Maurinus* + *-acu*, mais l'ancienne forme en *-iacus* semble suggérer plutôt un étymon avec yod; voilà pourquoi Taverdet, lors de la discussion de l'origine de *Mornay* (*Les noms de lieux de la Côte-d'Or*, op. cit., p. 58), prend en considération les anthroponymes **Mauren(i)us* / **Maurinius*.

(78) Nègre (*TGF* 6867) propose un étymon sans yod: **Orinus* + *-acu*.

(79) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v. *Saulnes*) proposent un étymon sans yod: *Salinus* + *-acu*.

(80) Nègre (*TGF* 9559) propose un étymon sans yod: « *Surinus* [...], traité comme **Surinius*, + *-acum* ». On se demande à nouveau ce que la formule « traité comme » signifie: si le toponyme a évolué « comme si » il y avait un étymon avec yod, pourquoi n'y en aurait-il pas un réellement?

Terny-et-Sorny (02; *Terni* 1119, orig.; cf. Gysseling, p. 956; *Treniaco* 1271; cf. DT 02; quelques graphies avec *gn*: *Terreigny* 1320; cf. ibid.), *Terny* (DT 60), *Vers Tarny* (DP 74), de *Tarinus* + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v. *Tergnier*) ou de **Tarinius* (cf. *NPAG*, p. 192)(81). Doublets: *Thérigny* (60; *Tariniacum* 1190, copie; cf. DT 60), *Tergnier* (02; *Terniacum* XIIIe siècle; cf. *NPAG*, p. 192), *Tergnée* (Belgique: Hainaut; cf. ibid.).

Thierny (02; *Tyriniacum* 1117, *Thireni* 1123; cf. DT 02; *Tirinni* 1148, orig.; cf. Gysseling, p. 961; quelques graphies avec *gn*: *Tirigniacus* 1128; cf. DT 02; *Terigni* 1176, orig.; cf. Gysseling, p. 961), de **Tyrinius* (cf. *NPAG*, p. 198).

Thiverny (60; *Tiverniacus* 918, *Tiverni* 1202; quelques graphies avec *gn*: *Tivergny* 1240; cf. DT 60), de *Tiberinius* (cf. *NPAG*, p. 194)(82).

Tourny (27; *Turniacus* XIIe siècle; cf. DT 27), *Tourny* (58; id. 1528; cf. DT 58), *Tourny* (DP 71), *Turny* (89; *Turniacum* 1150), de *Turnus* + *-iacu* (cf. *DNLF*, s.v. *Ternay*; *VTF*, p. 84; Buchmüller-Pfaff, p. 463) ou de **Turnius* (cf. *NPAG*, p. 197)(83).

La quantité nullement négligeable de toponymes provenant surtout du nord et de l'est de la France, qui illustrent le passage de *-n-* + *iacu* à *-ny* demande une explication globale que, malheureusement, on cherche en vain dans les manuels de toponymie, de dialectologie ou de grammaire historique, et les rares tentatives d'interprétation ne sont guère susceptibles de convaincre. A. Dauzat, par exemple, établit une classification des résultats palatalisés et non-palatalisés de *-d-* + *-iacu*, *-v-* + *-iacu*, *-n-* + *-iacu*, etc., d'après un critère chronologique: «Dans toute la France, on trouve deux séries phonétiques qui accusent des formations d'époque différente»(84). Si les résultats non-palatalisés sont d'origine plus récente, comme le suggère Dauzat, on comprend mal pourquoi ils se concentrent géographiquement, en ce qui concerne la langue d'oïl, à la périphérie du domaine, alors que le centre, contrairement à toutes les «normes» de la géographie linguistique, hébergerait les formes plus anciennes. L'explication «bis», alléguée par Dauzat — «Dans les cas de [...] non-palatalisa-

(81) Nègre (*TGF* 6884) propose un étymon sans yod: *Terminus* + *-acu*, Gysseling (p. 955, s.v. *Tergnée*) un étymon germanique *Taro* + *-in-iacas*.

(82) Dauzat/Rostaing (*DNLF*, s.v.) et Nègre (*TGF* 6886) proposent un étymon sans yod: *Tiberinus* + *-acu*.

(83) Nègre (*TGF* 6887, 6889) propose, pour *Tourny* comme pour *Turny*, un étymon sans yod: *Turnus* + *-acu*. Le vocalisme de *Turny* aurait besoin d'explication.

(84) Dauzat, Albert: *La Toponymie française*, Paris 1939, p. 242.

tion normale, il peut s'agir aussi de formations anciennes, dont la prononciation a pu être modifiée, 'restaurée', corrigée, sous des influences savantes»[85] —, pourrait être valable s'il s'agissait de quelques noms communs; postuler des «cultismes» dans le cas de quelques douzaines de toponymes paraît, par contre, peu probable.

E. Nègre, pour sa part, essaie de trouver une explication du phénomène en se penchant sur les mécanismes dérivationnels; il considère tous les toponymes en *-ny* comme descendant de *-n-* + *-acu* dont le résultat «normal» *-nay*, etc., aurait été modifié par un changement de suffixe *-ay* → *-y*, et «ce *-y* analogique ne palatalise pas la consonne qui précède»[86]. Cette hypothèse, basée donc sur le postulat omniprésent d'un étymon en *-acu* pour les toponymes en question[87], serait plausible, à la rigueur, si elle se limitait aux noms de lieux qui proviennent de zones à l'intérieur desquelles le résultat *-y* < *-iacu* n'est pas autochtone et où un changement *-ay* > *-y*, sous influence «francisante», paraît toujours possible — bien que, même dans les toponymes lorrains et bourguignons, l'existence de *-y* constitue, comme j'ai essayé de démontrer au début de cet article, un certain indice quant à la probabilité d'un étymon en *-iacu* et non en *-acu*. On ne voit pas du tout, par contre, pourquoi les régions dans lesquelles *-y* < *-iacu* constitue le résultat autochtone et régulier — à côté du résultat *-ay* etc. < *-acu* aussi autochtone et régulier — auraient été frappées par un tel changement suffixal: pourquoi, de plus, certains noms de lieux seulement (justement ceux qui intéressent dans le contexte phonétique traité ici!) ont-ils été touchés, et pourquoi à la périphérie du domaine d'une façon nettement plus forte que dans le centre? Et pourquoi, surtout, l'étape supposée «ancienne» n'a-t-elle pas laissé de traces dans la graphie des toponymes en question? Si déjà Nègre fait abstraction des attestations latines ou latinisantes en *-iacu* (pas toujours fiables, certes, mais quand même dignes d'intérêt en fonction de leur ancienneté), il aurait dû fournir au moins quelques graphies françaises en *-ay*, *-ey*, etc., pour des toponymes modernes, par exemple d'origine picarde ou centrale, en *-y* — ce qui, évidemment, lui aurait été difficile.

---

(85) Ibid.

(86) *TGF* 6799.

(87) Il est évident qu'un tel postulat mène forcément à une argumentation circulaire: si au départ on pose le principe que la non-palatalisation de *-n-* dans les noms de lieux en *-ny* s'explique par leur descendance de *-acu*, on arrive vite à la déduction que tel nom de lieu (comme *Bonny*, *TGF* 6805) remonte à «*-acum* (et non *-iacum*, puisque *-n-* n'a pas été palatalisé)». Les listes des toponymes en *-ny* étudiés ci-dessus montrent que Nègre — qui doit logiquement proposer, à chaque fois, un étymon sans yod — ne respecte pas toujours son propre principe d'explication.

Il paraît donc indiqué de chercher l'explication du phénomène en question ailleurs, et on sera tenté de mettre la non-palatalisation de *n* devant yod prétonique en rapport avec la dépalatalisation sporadique de *ny* (indépendamment de la position) dont on trouve des traces à différentes époques et en divers endroits(88). Mais on constatera que 1° ces traces ne permettent pas l'établissement d'une isoglosse qui coïnciderait, au moins grosso modo, avec l'extension géographique du phénomène d'après le témoignage de la toponymie; 2° on comprendra que la chronologie impliquée par les différents faits de dépalatalisation (étape palatalisée → étape non-palatalisée) ne rendra pas compte de la réalité reflétée par les noms de lieux: les anciennes graphies montrent que — aussi délicate que soit l'analyse des graphèmes en question(89) — l'étape non-palatalisée ou bien est la seule dont on puisse démontrer l'existence (graphème du type *n*) ou bien est nettement plus ancienne par rapport aux graphies (type *gn*) qui semblent indiquer l'irruption du phonétisme palatalisée.

L'explication phonétique doit donc partir de l'analyse selon laquelle la non-palatalisation de *-n-* devant yod constitue un phénomène conservateur, voire archaïque, qui ne se produit que dans le contexte phonétique

---

(88) Pour la perte de la mouillure du *n* en picard, surtout en position finale (déjà attestée au moyen âge: *montaine*, hypercorrect: *semaigne*), cf. Gossen, Charles Théodore: *Grammaire de l'ancien picard*, Paris 1970, réimpression 1976, p. 116; Flutre, Louis-Fernand: *Le Moyen Picard d'après les textes littéraires du temps (1560-1660). Textes - lexique - grammaire*, Amiens 1970, pp. 496 s.; id.: *Du Moyen Picard au Picard moderne*, Amiens 1977, pp. 170 s. Des formes analogues se rencontrent également chez les grammairiens (pas seulement picards!) du XVIe siècle; cf. Thurot, Charles: *De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle, d'après les témoignages des grammairiens*, vol. II, Paris 1883, pp. 311-313.

(89) La valeur phonétique des graphèmes médiévaux est loin d'être évidente; M. Buchmüller-Pfaff (p. 534) cite, comme reflets présumés du *n* mouillé, les graphèmes *n, in, ni, gn, ng, ign*, etc. Comme le *n* graphique peut donc représenter aussi un *n* phonétique palatalisé, je n'ai pris en considération que les toponymes dont le phonétisme moderne (*n* non-palatalisé) confirme la valeur de la graphie médiévale (graphème *n* = *n* non-palatalisé). A l'inverse, le graphème *gn* semble pouvoir représenter également un *n* non-palatalisé comme l'indiquent les formes hypercorrectes *Verringnes* (1199), *Verrignes* (1239, 1325), *Verignes* (1470), de *Verrines* (60; *Veterinœ* 860, copie; cf. DT 60) < **vitrina* (cf. Wolf, Heinz Jürgen: *Verreries et poteries dans la tradition toponymique*, in: *L'onomastique, témoin de l'activité humaine. Colloque du Creusot du 30 mai au 2 juin 1984*, Fontaine-lès-Dijon 1985, pp. 239-255, pp. 248-250) ou < *veterina* (cf. Sindou, Raymond: *VITRINA ou VETERINA?*, in: *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romane (Trèves 1986)*, vol. IV, Tübingen 1989, pp. 653-664).

spécial des noms de lieux en *-iacu* — c'est la raison, d'ailleurs, pour laquelle on a tellement de mal à trouver des parallèles dans le domaine des noms communs. Il faut donc poser la question de savoir quel élément caractéristique de l'évolution de *-iacu* a pu empêcher la palatalisation qu'on serait en droit d'attendre; comme la présence d'une voyelle ou d'une consonne précédant le *n* ne semble pas jouer un rôle décisif quant à la (non-)palatalisation de la nasale qui suit, le seul facteur qui me paraît pertinent dans ce contexte est le passage de l'accentuation (*-íacu* > *-yácu*) qui, lui seulement, crée l'hiatus et le yod dont émanent tous les effets de palatalisation. Ce passage, extrêmement difficile à dater(90), pourrait avoir eu un certain retard à la périphérie nord-orientale du domaine d'oïl; après le déplacement tardif de l'accent, les noms de lieux en *-n-* + *yácu* ou au moins certains d'entre eux se seraient donc trouvés dans la même situation que les plus anciens mots savants — on pensera à *diaule* dans la Sainte-Eulalie et à *passion* dans le Saint-Léger — dont on sait parfaitement que l'effet palatalisateur du yod postconsonantique fut très limité(91). Et l'on ne sera pas surpris de trouver, dans le manuel de P. Fouché, la mention d'un de nos toponymes provenant du nord-est de la France (*Jarny* < *Gariniacu*) justement dans le contexte chronologique de la non-palatalisation qui caractérise la couche la plus ancienne des mots savants(92).

Le retard postulé du passage de *-íacu* à *-yácu* paraîtra moins hypothétique lorsqu'on le mettra en rapport avec les traces bien connues que la

---

(90) M. Buchmüller-Pfaff (p. 619) renonce à une datation et cite, en guise de «terminus ante quem», des formes toponymiques de l'ancien haut allemand, datant du Xe siècle, au plus tôt, qui exigent un étymon paroxyton *-iácu*. Un «terminus ante quem» à l'intérieur du système phonétique français devrait résider dans la monophtongaison de la triphtongue *yey* d'origine diverse (< *-iácu, lectu, jacet,* etc.) dont les premiers indices, d'après E. Richter (*Beiträge zur Geschichte der Romanismen. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts,* Halle 1934 (= *ZRPh*, Beiheft 82), p. 228), se manifestent au VIIe siècle; H. Rheinfelder (*Altfranzösische Grammatik,* vol. I: *Lautlehre,* München [5]1976, p. 107) situe l'évolution globalement «pendant l'époque prélittéraire», alors que G. Zink (*Phonétique historique du français,* Paris 1986, p. 139) propose, d'une manière plus précise, le IXe siècle comme datation. P. Fouché (*Phonétique historique du français,* vol. II: *Les voyelles,* op. cit., pp. 322 s.) et F. de la Chaussée (*Initiation à la phonétique historique de l'ancien français,* Paris 1974, pp. 110 s., 122) décrivent le phénomène sans se prononcer quant à son âge.

(91) Cf. Fouché, P.: *Phonétique historique du français,* vol. III: *Les consonnes et index général,* op. cit., pp. 939 s.

(92) Cf. ibid., p. 940 (cf. aussi ci-dessus, n. 8).

longue survivance des proparoxytons et la syncope tardive semblent avoir laissées dans les dialectes du Nord et de l'Est; les apocopes du type *tiève* < *tepidu*, la résistance opposée à l'épenthèse des consonnes intercalaires dans les groupes *n'r*, *l'r*, etc., ainsi que la spirantisation voire la vocalisation du *b* dans *-abulu*, etc. (type *tabula* > *taule*), se laissent facilement interpréter comme conséquences d'une implantation tardive et incomplète de la syncope(93) qui, visiblement, s'est propagée à partir du français central. Ce retard de la syncope dans le Nord-Est serait dû, d'après une théorie tout à fait intéressante formulée par F. Schürr, à l'influence persistante du schéma d'accentuation proparoxytonique gaulois, renforcée par l'accent expiratoire germanique: «Dans le picard-wallon-lorrain-bourguignon, la syncope n'a pu être déclenchée que par une couche linguistique secondaire, par l'influence linguistique, provenant du bassin parisien, sur un rythme articulatoire tout à fait différent à l'origine, qui transparaît encore à travers cette couche secondaire»(94).

Même si une telle hypothèse se soustrait, finalement, au contrôle de vérifications objectives, on remarquera néanmoins la coïncidence, au moins partielle(95), des zones de la plus haute densité des toponymes qui conservent le *n* non-palatalisé (carte 1), avec les régions au phonétisme conservateur du nord et de l'est de la France (carte 2) — ces régions qui sont caractérisées non seulement par les phénomènes sus-mentionnés

(93) Je renvoie globalement à l'ouvrage de Seifert, Eva: *Die Proparoxytona im Galloromanischen*, Halle 1923 (= *ZRPh*, Beiheft 74), ainsi qu'aux chapitres correspondants de ma thèse: *Der nordostfranzösische Dialektraum*, Frankfurt/Bern/New York/Paris 1989 (p. ex., pp. 14 s., 164-166, 173 s., 178-180).

(94) «Daraus ergibt sich aber, dass die Synkope im Pikardisch-wallonisch-lothringisch-burgundischen erst durch eine sprachliche Überschichtung, durch den aus dem Seine-Becken kommenden sprachlichen Einfluss auf einen ursprünglich ganz anders gearteten Sprachrhythmus hervorgerufen worden sein kann, der durch diese sekundäre Schicht noch hindurchklingt»; Schürr, Friedrich: *Akzent und Synkope in der Galloromania*, in: *Homenaje a Fritz Krüger*, vol. II, Mendoza 1954, pp. 113-128, p. 118.

(95) Les taches blanches à l'est (départements de la Haute-Marne, de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura) s'expliquent par l'absence d'une évolution autochtone *-iacu* < *-y* dans la région en question (ce qui la distingue de la Lorraine!). Les différences les plus remarquables entre les deux cartes résident dans la représentation assez faible de la Belgique romane en ce qui concerne les noms de lieux en *-ny* (due peut-être à l'utilisation des manuels de Carnoy et d'Herbillon qui offrent moins de matériaux que les *Dictionnaires topographiques*) et dans l'appartenance très nette de la Normandie au domaine de la non-palatalisation de *n*: on se souviendra des rapports étroits entre le normand et le picard que l'on observe lors de l'analyse de traits phonétiques aussi importants que l'évolution du *k* devant *a* ou de k^e, i, j, tj.

remontant à la syncope tardive (absence de consonnes intercalaires, développement particulier du groupe *-bl-*), mais aussi par des résultats propres du suffixe *-ariu* et des groupes *-ilius*, *-ilis*, *-ivus*, ainsi que par des traces de l'articulation apico-alvéloaire du *s* (> ʃ) et du résultat ʃ < k^e, *i*, *j*, *tj* en dehors du domaine normanno-picard[96]. On remarquera également la ressemblance entre l'aire conservatrice en ce qui concerne le *-n-* devant *-iacu* et celle qu'on observe lorsqu'il s'agit de décrire l'évolution des labiales devant yod[97]; une isoglosse qui sépare le centre de la France du nord et de l'est se manifeste pareillement lors de l'analyse de phénomènes aussi connus que la conservation du *w-* germanique ou plutôt moins connus comme la non-diphtongaison du *ŏ* de *-ola* ou l'évolution *-olu* > *-ol*, *-eau*[98].

La conservation de *n* non-palatalisé dans les noms de lieux en *-iacu* trouverait donc sa place parmi les phénomènes qui constituent ce que l'on pourrait appeler l'espace dialectal ou plutôt la zone supra-dialectale du nord-est de la France («nordostfranzösischer Dialektraum»). Comme la légitimité d'un tel concept a été récemment mise en cause et que la discussion ne manque pas d'intérêt à cause de ses implications pour la méthodologie de la dialectologie médiévale, je ne voudrais pas conclure sans reprendre brièvement les principaux arguments que Pieter van Reenen[99] invoque contre l'existence de cet espace supra-dialectal:

D'après van Reenen, l'existence d'un espace dialectal est compromise par le fait que les isoglosses qui délimitent les aires d'expansion des différents phénomènes analysés, ne coïncident pas. «Autrement dit, les phéno-

(96) Ce sont les six phénomènes traités dans l'étude sus-mentionnée: *Der nordostfranzösische Dialektraum*, op. cit., et dont la carte 2 (qui constitue une version modifiée de la carte de synthèse de l'étude, p. 354) montre l'extension géographique: les trois degrés d'intensité indiquent si le point de l'*ALF* en question est caractérisé par 1 ou 2, 3 ou 4, 5 ou 6 des phénomènes dialectaux. Je remercie le Professeur Hans Goebl (Salzbourg) d'avoir bien voulu mettre à ma disposition le fond de la carte et d'avoir attiré mon attention sur la méthode de représentation cartographique élaborée par lui.

(97) Cf. Wolf, H. J.: *La palatalisation des groupes labiale + yod*, art. cit., carte p. 50.

(98) Cf. Wolf, Heinz Jürgen: *Non-diphtongaison de ŏ[en français*, in: *XVI Congrés Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques* (*Palma de Mallorca 1980*). *Actes*, vol. II, Palma de Mallorca 1985, pp. 25-36, cartes pp. 33 s.; Monjour, Alf: Filleul *ou* fillol? *Remarques sur l'évolution du suffixe* -jolu *en français*, in: *RLiR* 53 (1989), pp. 369-396, carte p. 389.

(99) Dans un article/compte rendu à propos de ma thèse: *Comment peut-on distinguer les espaces dialectaux*?, in: *RLiR* 55 (1991), pp. 479-486.

mènes examinés ne sont pas typiques du nord-est, ou bien ils sont typiques du nord-est, tout en se rencontrant également ailleurs» (100).

Le lecteur aura remarqué que l'argument de van Reenen ressemble fort à celui qui fut souvent employé lors des fameuses discussions autour des bases théoriques de la dialectologie, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. «Les phénomènes linguistiques que nous observons en un pays ne s'accordent point entre eux pour couvrir la même superficie géographique», constate P. Meyer. «Ils s'enchevêtrent et s'entrecoupent à ce point qu'on n'arriverait jamais à déterminer une circonscription dialectale, si on ne prenait le parti de la fixer arbitrairement» (101) — ce qu'il reproche à G. I. Ascoli. La non-coïncidence des traits dialectaux n'a pourtant pas empêché les dialectologues de se servir des isoglosses correspondantes comme frontières dialectales — qu'on ne pense qu'à l'exemple classique de l'évolution de k^a / k^e, *i*, *j*, *tj* d'un côté et de la conservation de *e* nasalisé de l'autre: personne n'aurait l'idée de mettre en question leur statut de traits caractéristiques du picard, seulement parce que les premiers phénomènes existent aussi en normand, le dernier également en wallon. «I singoli caratteri di un dato tipo», répond Ascoli à Meyer, «si ritrovano naturalmente, o tutti o per la maggior parte, ripartiti in varia misura fra i tipi congeneri; ma il distintivo necessario del determinato tipo sta appunto nella simultanea presenza o nella particolar combinazione di quei caratteri» (102). J'ajouterais qu'une coïncidence géographique parfaite entre les phénomènes cités à l'appui de l'hypothèse de l'espace dialectal du Nord-Est est d'autant plus improbable qu'il s'agit de traces éparses, relevées dans la toponymie ou dans les dialectes modernes, d'un état de langue qui est supposé dater de l'époque prélittéraire.

D'après van Reenen, il n'est pas légitime de déduire l'existence d'un espace dialectal en se basant sur «un choix de traits à priori [...]. Si un espace dialectal du nord-est existe, il doit être possible de trouver des traits qui le caractérisent. Pourtant, l'inverse n'est pas nécessairement vrai. De l'existence de certains traits dialectaux dans un domaine on n'a pas le droit de conclure à la réalité de ce domaine comme espace dialectal» (103).

---

(100) Ibid., p. 480.

(101) Meyer, Paul: [Compte rendu du vol. 3 de l'*AGI*, entre autres des *Schizzi franco-provenzali*], in: *Ro* 4 (1875), pp. 293-296, p. 294.

(102) Ascoli, Graziadio Isaia: *Paul Meyer e il francoprovenzale*, in: *AGI* 2 (1876), pp. 385-395, p. 387.

(103) Van Reenen, P.: *Comment peut-on distinguer les espaces dialectaux?*, art. cit., p. 481.

L'argument dirigé contre l'arbitraire du choix des traits et du découpage des dialectes en général, transparaît déjà dans le passage cité de P. Meyer; mais cet auteur le formule de façon encore plus nette: «Nous choisissons dans le langage d'un pays déterminé un certain nombre de phénomènes dont nous faisons les caractères du langage de ce pays. Cette opération aboutirait bien réellement à déterminer une espèce naturelle, s'il n'y avait forcément dans le choix des caractères une grande part d'arbitraire»(104). Déjà A. Horning avait donné une réponse pertinente à cette critique: «Suivant ce raisonnement, chaque tentative de classification, dans quelque domaine que ce soit, doit paraître illégitime»(105). Plus récemment, H. Goebl a défendu à plusieurs reprises(106) une orientation épistémologique «typophile» contre les objections des chercheurs «typophobes» qui — d'inspiration nominaliste-occamiste — se refusent à tirer des conclusions dépassant le niveau de la description des phénomènes particuliers. Van Reenen, en dehors de sa prise de position théorique que je qualifierais de «typophobe», ne précise pas du tout quel genre de faiblesse, quel défaut concret il reproche aux traits phonétiques que j'avais considérés comme pertinents pour l'analyse typologique. S'il croit nécessaire l'existence de traits «qu'on ne trouverait que là et pas ailleurs»(107), il poursuit à nouveau ce que Goebl a appelé le «mirage typologique» («Merkmalsillusion») qui consiste à confondre l'analyse d'un type linguistique (constitué par plusieurs traits qui peuvent se trouver là comme ailleurs) et l'analyse des traits particuliers (qui peuvent caractériser plusieurs types)(108).

D'après van Reenen, le seul moyen de rendre visible «le degré de cohérence relative entre les différentes régions»(109) consiste à dépouiller des matériaux qui permettent l'exploration d'un maximum (plusieurs centaines) de traits dialectaux: «D'après les chartes du 13e siècle, il n'existe

(104) Meyer, P.: [Compte rendu du vol. 3 de l'*AGI*], art. cit., p. 294.

(105) «Auf Grund dieser Beweisführung [muss] jede Klassifikation, welcher Art sie auch sein mag, als unberechtigt erscheinen»; Horning, Adolf: *Über Dialektgrenzen im Romanischen*, in: *ZRPh* 17 (1893), pp. 160c-187, pp. 183 s.

(106) Cf. dernièrement Goebl, Hans: «*Ma il distintivo necessario del determinato tipo sta appunto nella simultanea presenza o nella particolar combinazione di quei caratteri.*» *Methodische und wissenschaftsgeschichtliche Bemerkungen zum Diskussionskomplex «unità ladina»*, in: *Ladinia* 14 (1990), pp. 219-257.

(107) Van Reenen, P.: *Comment peut-on distinguer les espaces dialectaux*?, art. cit., p. 481.

(108) Cf. Goebl, H.: «*Ma il distintivo necessario*», art. cit., pp. 225 s.

(109) Van Reenen, P.: *Comment peut-on distinguer les espaces dialectaux*?, art. cit., p. 482.

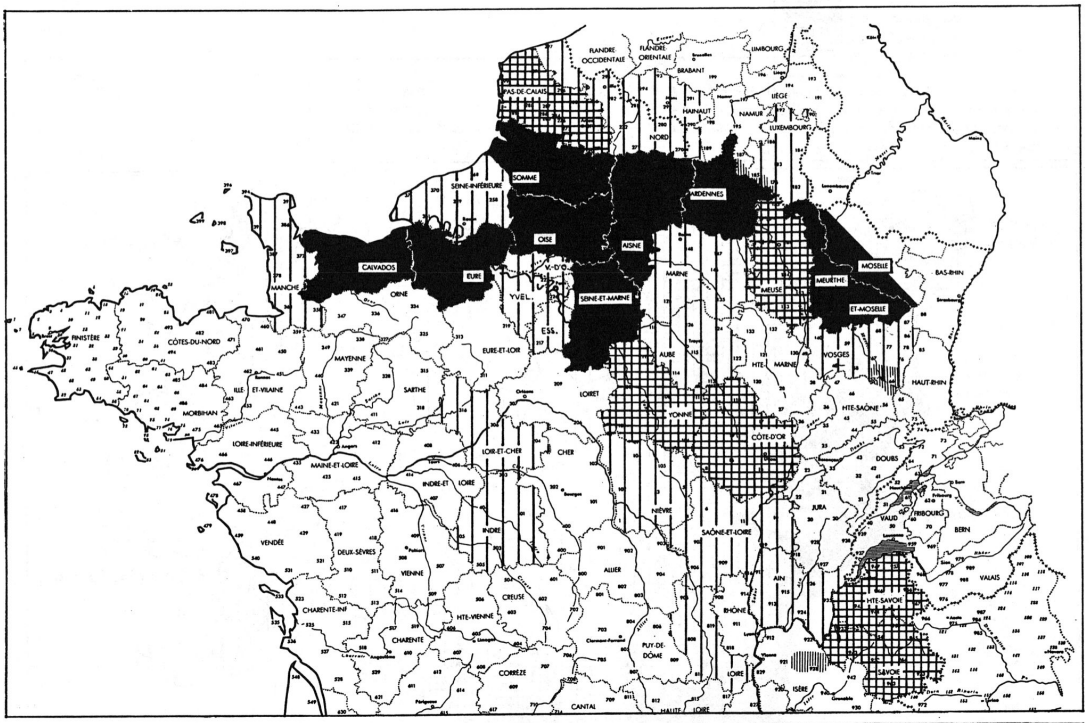
pas d'espace dialectal dans le nord-est, mais [...] cet espace se compose de cinq aires dialectales »[110].

Les deux points critiqués par van Reenen sont logiquement reliés entre eux, et il n'est pas étonnant qu'un malentendu quant à l'un des points aboutisse forcément à une seconde méprise. 1° Je n'ai jamais prétendu que l'espace dialectal du nord-est ait survécu jusqu'au XIIIe siècle; j'ai essayé, par contre, d'émettre une hypothèse concernant le paysage géolinguistique de la France à l'époque prélittéraire, qui précède donc la fragmentation dialectale plus avancée que nous connaissons au haut moyen âge et dont je n'ai jamais eu l'idée de nier l'existence. 2° Il va de soi qu'à l'époque dans laquelle il faut situer l'espace dialectal du Nord-Est, le nombre de traits phonétiques différenciés et analysables *a posteriori* est inférieur, et de loin, à celui dont disposent A. Dees et P. van Reenen pour le XIIIe siècle. Il est évident qu'une grande partie des phénomènes étudiés par l'« école néerlandaise » remonte à une époque postérieure à l'existence, en tant qu'unité plus ou moins cohérente, de l'espace dialectal postulé par moi — ce qui explique l'état de fragmentation plus avancé décrit par les représentants de cette école. On sait que Dees et van Reenen ont mis l'accent justement sur cette diversité dialectale qu'ils retrouvent dans les documents de l'époque et qui leur sert d'argument dans leur refus de la notion traditionnelle de la scripta régionale. Je ne crois pas qu'il soit justifié de refuser en même temps la notion de l'espace dialectal; l'hypothèse — que Max Pfister avait déjà formulée en 1987[111] — d'une « bipartition linguistique de la France septentrionale » à l'époque prélittéraire, entre le Centre-Ouest innovateur et le Nord-Est conservateur, me paraît toujours valable comme schéma explicatif lors de l'analyse de la dialectalisation de la Gallo-Romania. Le tableau qu'offre l'évolution des noms de lieux en *-n-* + *-iacu*, n'en est qu'une illustration supplémentaire.

Bonn. Alf MONJOUR

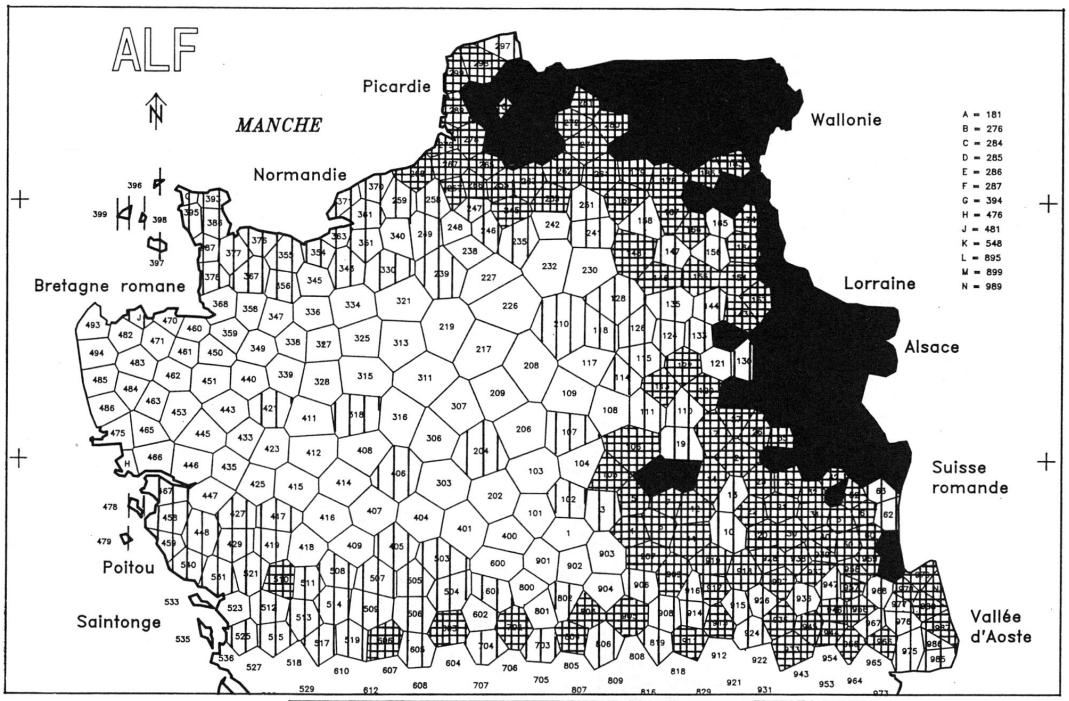
(110) Ibid., p. 483.

(111) Lors du Colloque scriptologique de Neuchâtel; cf., également pour la citation, le compte rendu de M. Pfister sur l'étude *Der nordostfranzösische Dialektraum*, à paraître dans la *ZRPh*. Je remercie le Professeur Pfister de m'avoir fait parvenir une copie des épreuves.



Carte 1: **Distribution géographique des noms de lieux en *-ny* < *-n-* + *-iacu***

	1-3	NL par département
	4-5	-
	plus de 5	-



fec. RASE et PUDLATZ
conc. GOEBL
a. d. 1985

carte de THIESSEN
638 points ALF
1570 segments de polygone

Carte 2: **L'espace dialectal du nord-est.**
Nombre des phénomènes conservateurs, décrits dans *Der nordostfranzösische Dialektraum*, que l'on observe à chaque point de l'*ALF*:

- 1-2 phénomènes
- 3-4 phénomènes
- 5-6 phénomènes